



Jean-Louis Aubert dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



Et une petite chanson pour commencer ! – « Le taxi las »

JÉRÔME : Vous allez où M. Aubert ?

AUBERT : Et bien...

JÉRÔME : Dites-moi tout.

AUBERT : L'idée va me venir. Pour l'instant...

JÉRÔME : Allons faire un tour. Dans le parc.

JÉRÔME : Dites donc, il y en a des fans !

AUBERT : Oui. Je n'aime pas ce mot

JÉRÔME : Vous n'aimez pas le mot fan ?

AUBERT : Non, je ne l'emploie pas.

JÉRÔME : Vous dites quoi ?

AUBERT : Ben je dis : les gens.

JÉRÔME : Les gens. Oui. C'est vrai que c'est plus beau.

AUBERT : Fan, après si on prolonge le mot, vous voyez ce que je veux dire.

JÉRÔME : Oui.



Regardez la diffusion d' [Hep Taxi !](#) avec Jean-Louis Aubert sur la Deux

AUBERT : Mais bon... Ceci entraîne cela.

JÉRÔME : Je suis bien content de vous avoir là, je vous aime beaucoup.

AUBERT : Je suis bien content d'être avec vous.

JÉRÔME : Ça c'est mis de côté.

AUBERT : Une petite bulle d'air...

JÉRÔME : Oui hein.

AUBERT : Se balader, c'est bien. J'ai écrit une chanson qui s'appelle « Ce taxi las ».

JÉRÔME : Ah oui ? Quel album ?

AUBERT : C'était sur « Un autre monde ». (il chantonne un extrait). C'est pas mal hein.

JÉRÔME : Bien.

AUBERT : Ça c'est une ode au taxi.

JÉRÔME : Une ode au taxi, c'est bien. Vous parliez d'être pressé. On peut voir les choses si on n'est pas pressé ?

Vous êtes un homme pressé ou vous êtes plutôt... vous parvenez à profiter de la vie maintenant ?

AUBERT : Non... j'aime bien être calme. J'aime bien être un peu en avance. Quel avantage on a ! On peut regarder... dans les aéroports, quand on est en avance, on peut fureter, regarder... Dans les gares aussi.

JÉRÔME : Il y a des moments de votre vie qui sont passés comme ça sans que vous les voyiez ? Parce que vous étiez pressé ? Parce que ça allait trop vite ?

AUBERT : Oui, il y a des moments où je n'arrive pas à faire face mais alors je suis comme les autres, je regarde mes pieds puis même si je n'ai pas assez de nerfs, je peux être énervé tout d'un coup, ça c'est pas bien. Non, non, mais il y a plein... mais quand même, regarder dans les interstices, avoir... mais ça c'est une grande science tout en étant très occupé, avoir le temps de rêver un petit peu, d'observer. Surtout d'observer. Quand on observe, on sait ce qui va venir.

La relation artiste – fans (les gens)

JÉRÔME : Pourquoi vous croyez que le public a encore un affect comme ça énorme pour vous. Parce que ça ressemble un peu à une histoire d'amour, on peut dire ça, une relation entre un artiste et son public. Les histoires d'amour, vous le savez bien, vous faites de la chanson française, finissent mal en général. Et pourquoi l'histoire d'amour entre un artiste et son public dure, là 30 ans ?

AUBERT : Ben parce qu'on n'est pas obligé d'être les uns sur les autres tout le temps.

JÉRÔME : Y'en n'a pas un qui fait la vaisselle, c'est ça ?

AUBERT : Non... oui, peut-être.

JÉRÔME : Comment ça se fait que ça dure ?

AUBERT : Surtout c'est une espèce de compagnonnage, c'est marcher côte à côte. Chacun nourrit l'autre quand il le peut.

JÉRÔME : Ils sont importants pour vous ces gens comme vous les appelez ? Ou finalement quand on est artiste on fait les chansons parce qu'elles doivent sortir de nous et c'est très indépendant ?

AUBERT : Quand on fait les chansons, il vaut mieux les faire pour soi-même au départ, pour soi-même ou peut-être pour quelques personnes auxquelles on pense. Moi quelques fois, c'est marrant, je pense souvent à un gardien de parking que je ne connais pas et que je croisais quand j'avais 17 ans, qui écoutait la radio la nuit. Et souvent, une chanson, je me dis tiens, s'il écoutait, ça lui ferait du bien ou... J'ai aussi un étudiant qui devait ressembler à celui que j'étais, quelque fois un navigateur solitaire. Alors si la chanson marche pour le navigateur solitaire c'est que c'est une bonne chanson parce que c'est dans ces petits moments-là, quelque fois quand la radio parle la nuit et que la personne est seule, ou qu'elle a le blues c'est pour ça que des fois des émissions qui parlent de très près, c'est vachement une bonne chanson à ce moment-là, c'est... ça ouvre un monde, ça ouvre son propre cœur. Maintenant, en fait après j'ai l'impression, quand on partage de l'intime, plus c'est intime et plus c'est universel parce que



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Jean-Louis Aubert sur la Deux

finalement je pense qu'un Mongol, un Chinois, il vit à peu près les mêmes choses au niveau naître, aimer, vivre, mourir, s'enthousiasmer, avoir les bras qui nous tombent, se décourager, tout ça c'est des choses éternelles et vraiment universelles. Maintenant, les gens qui écoutent ma musique je les respecte beaucoup parce que aussi j'ai l'impression d'être un oiseau et c'est comme si ils me donnaient la becquée pour que je continue à faire... c'est comme un luxe, parce que rien que voir, observer, guetter les choses, c'est comme si c'était une mission, et nous on ne peut pas... fais-le à notre place... Après...

« Dans le respect, la culture meurt »

JÉRÔME : Vous parliez d'entendre des chansons qui prennent une résonance incroyable par rapport à la situation dans laquelle on les écoute, moi je me rappelle effectivement écouter la radio à 3h du matin, seul, un peu déprimé, il y a une chanson qui passe et elle prend une dimension folle. Vous avez des souvenirs de ça, vous ? De chansons que vous avez entendues, à des moments bien précis ? Des moments de transe musicale.

AUBERT : Oui, il m'en vient, alors là ça vient.... Des tas de trucs. Il y a en fait quelque chose qui m'est resté toujours, en fait c'est une des chansons que je trouve peut-être la plus réussie, c'est Jumping Jack Flash, à l'école, des Stones. C'est ce rythme qui lui est... la chanson elle est assez... assez rock en fait mais le rythme est Otis Redding, il est un peu à plat et je trouve que c'est ça qui donnait... avec le petit côté indous, alors ce petit côté indous qu'on entendait un peu chez les Beatles, je crois qu'il y a une note de cithare qui traîne derrière...

JÉRÔME : Mais vous l'avez entendue où cette chanson ?

AUBERT : A l'école !

JÉRÔME : A l'école ?

AUBERT : Oui.

JÉRÔME : Dans la cour de récré ?

AUBERT : Non en fait je crois que j'avais un copain qui avait amené un mange-disques et on s'était inventé, parce qu'on avait le droit de faire des clubs, on avait fait un club de musique et on avait le droit à une salle pendant 1h, on se faisait écouter des nouveautés, des 45 T, mais bon les nouveautés à l'époque c'est que des trucs qui sont devenus des monuments.

JÉRÔME : C'est dingue hein ! Et les nouveautés, vous, à l'époque c'était Jumping Jack Flash ?

AUBERT : Oui, c'était Jumping Jack Flash.

JÉRÔME : Bienvenue ! Pourquoi ce n'est plus ça ? Pourquoi l'époque n'est plus à ça ? Pourquoi finalement tout s'est fait en, on va être gentil, 20 ans ?

AUBERT : Ce qui était joli c'est que, alors ça c'est les courants musicaux et l'histoire c'est... il y a une histoire culturelle derrière. Il y a eu l'avant Mai 68, l'après Mai 68, le fait que les radios, qui étaient très peu nombreuses, ne passaient pas cette musique, alors du coup c'est pour ça qu'on les échangeaient à l'école... et du coup ça a fait comme une épidémie, mais aussi les artistes anglais, américains, se voyaient alors ça fait comme pour les peintres, ça fait une école, et finalement les gens, c'est pas tant conceptuel, ils font ce qu'ils peuvent, les Stones par exemple voulaient faire du pur blues mais ils étaient anglais, ils avaient la voix nasillarde ou Dylan aussi voulait... donc il y avait un mélange de culture irrespectueuse et de faire ce que je peux. Et j'ai l'impression que c'est un peu cyclique ces choses-là. C'est qu'après... alors il y a des périodes géniales et après les gens sont un peu comme des perroquets, ils disent... c'est un peu comme pour le jazz qui a représenté une liberté puis après il y a des gars en pantalons de velours, avec la pipe, qui ont dit « ça c'est de la grande musique ». Alors bon, les Blacks ont dit non, c'est la musique pour dire qu'on est libre, alors on va faire du free jazz, non mais c'est toujours de la grande musique, puis à un moment, dans le respect la culture meurt. D'ailleurs je trouve que dans le mot culture...

JÉRÔME : Dans le respect, la culture meurt ?

AUBERT : Oui c'est ça !

JÉRÔME : C'est magnifique.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Jean-Louis Aubert sur la Deux

AUBERT : C'est parce qu'elle est respectée, que finalement on l'apprend à l'école, ben je veux dire, Mozart, Rimbaud et tout ça c'était quand même des punks, enfin ils ont tenté des trucs qui faisaient... les aînés n'étaient pas du tout d'accord et en fait voilà, et maintenant on a l'impression que c'est classique, c'est le mot classique qui arrive, c'est-à-dire que c'est la musique des aînés et alors quand les aînés ne laissent pas assez de place, ou par des systèmes un peu culturels, et bien les jeunes reproduisent la chose, c'est-à-dire je m'achète un jean's slim, je prends une Telecaster blanche, je prends un vox et normalement ça va faire une musique rebelle et finalement vous finissez par avoir Karl Lagerfeld sur une affiche en train de sauter comme les Who avec une queue de cheval, mais c'est quand même quelqu'un qui est presque en maison de retraite mais qui continue... C'est la musique classique.

JÉRÔME : Oui, c'est ça !

AUBERT : Alors que... voilà, c'est vivant. Donc il va sûrement y avoir d'autres cycles.

« Je suis bien content quand il m'arrive une petite aventure réellement humaine »



JÉRÔME : Vous, vous êtes resté l'ado ? Parce qu'il faut être jeune pour faire de la musique. C'est lié non ?

AUBERT : Non mais il faut sûrement être un petit peu insoumis mais le problème c'est qu'avec l'âge c'est insoumis à quoi ?

Je pense que par exemple j'ai été rebelle un peu quand j'étais jeune et peut-être un petit peu anti bourgeois, mais maintenant que je suis un peu bourgeois, je suis un peu rebelle vis-à-vis de moi-même. C'est des trucs un peu plus remis en question, un peu plus personnels...

JÉRÔME : Par exemple ?

AUBERT : Je suis toujours vivant... Ben par exemple je suis bien content quand il m'arrive une petite aventure réellement humaine et voilà, je ne peux pas traverser le monde dans une Cadillac à vitres fumées, ça ne sert à rien donc j'essaie... il m'arrive un peu des choses qui m'arrivaient quand j'étais plus jeune, c'est-à-dire de... donc évidemment c'est un peu plus difficile puisque les gens ont tendance à plus me regarder, c'est plus dur de les regarder, mais comme je suis petit, j'arrive encore à bien regarder quoi. Puis j'ai une aura rétractable.

JÉRÔME : Ca veut dire quoi ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Jean-Louis Aubert sur la Deux

AUBERT : Il y a quelques chanteurs... Ben ça veut dire que quand on n'est plus le personnage que tout le monde regarde, ben on a un truc comme ça un peu passe-partout, comme je ne suis pas très grand et bien....

JÉRÔME : Vous pouvez encore passer inaperçu. A peu près.

AUBERT : Oui... Enfin, je ne cherche pas à passer inaperçu, mais que ça se passe plutôt bien. Il faut dire que les gens ont un rapport assez doux avec moi, sauf quand on... ça dépend des périodes, en fait voilà, quand on est en tournée, quand on est beaucoup dans les médias, on sent que ça monte, la sauce, on devient plus sur un piédestal. C'est sûr que Prince, quand il était inconnu en France, il est arrivé au Palace, personne ne le connaissait, mais avec 12 gardes du corps et une Cadillac blanche à vitres fumées alors tout le monde voulait savoir qui il y avait dans la Cadillac, qui c'était. Donc je ne pense pas que le meilleur moyen de se protéger c'est de se fermer. Je crois que c'est le contraire.

JÉRÔME : Vous, vous avez une vie normale aujourd'hui ? « Normale » ? Vous pouvez avoir une vie plus ou moins normale.

AUBERT : Je ne sais pas qui a une vie normale.

JÉRÔME : Pas vous !

AUBERT : Je n'aime pas trop la normalité mais j'ai une vie sociale, j'aime bien parler un peu avec tout le monde, pas tout le temps aussi, j'aime bien être seul aussi.

Un peu de son adolescence...



JÉRÔME : Vous parlez tout à l'heure que quand vous écrivez une chanson vous aimez bien imaginer un étudiant dans sa chambre de bonne, vous dites « il devait me ressembler un peu », vous étiez quel genre de gamin à 18 ans, dans la chambre de bonne, votre père est sous-préfet, j'imagine qu'il a un tout petit peu envie que vous fassiez Sciences-Po, et à mon avis vous lui claquez un peu dans les doigts.

AUBERT : Oui c'est ça, il se fait accuser de ne pas avoir d'autorité...

JÉRÔME : Par qui ?

AUBERT : Ben par ma mère, par ses amis, enfin tout ça c'est un truc social, parce que finalement avec le temps je me suis aperçu que c'est certainement lui qui m'a planté la petite graine de ça au fond de moi, mais lui-même ne pouvait pas le dire et moi je ne pouvais pas le voir vraiment.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Jean-Louis Aubert sur la Deux

JÉRÔME : La fibre artistique vous parlez ?

AUBERT : Oui, de l'amour d'écrire, de chanter un peu, c'est une histoire de transmission un peu aussi. Voilà donc on a eu tout un petit cursus... il faut dire que j'étais assez... j'étais assez difficile, enfin j'étais un enfant difficile, enfin, j'étais très fugueur, voilà, très indiscipliné, je rejetais beaucoup l'autorité et plus ça allait donc plus c'était compliqué, c'était compliqué pour eux mais bon, il a su baisser les armes assez gentiment, un peu en cachette quoi mais on a eu des petites conversations intimes, il m'a dit écoute, j'ai tout fait pour t'aider, maintenant t'as qu'à voler de tes propres ailes, ce qui est toujours une bonne chose à dire à un moment à son fils, mais enfin on a même consulté des, il m'emmenait voir des psychologues, c'était quand même chaud !

JÉRÔME : Vous vous barriez de la maison, c'est ça ?

AUBERT : Oui. Je me barrais, si on voulait me mettre en pension je me barrais, à l'école on disait que j'avais des potentiels mais je travaillais de moins en moins puisque je jouais de plus en plus de guitare.

JÉRÔME : Et qu'est-ce qui vous mettait en colère à l'époque pour justement être fugueur et visiblement un grand caractériel ?

AUBERT : Je n'étais pas caractériel. Ce qui s'est passé, je pense, c'est que j'étais sûrement un môme un peu, comment dire, agité, suractif. Quand j'étais en province je faisais beaucoup de vélo, je grimpais partout, je montais sur les murs, les arbres... Quand je suis arrivé à Paris je me suis trouvé dans un gros lycée de 4000 mômes, en province certainement j'étais le fils du sous-préfet donc on devait être assez tolérant avec moi mais je travaillais aussi très bien à l'école, et arrivé à Paris et bien, je ne sais pas, quand je suis arrivé au lycée, le premier jour où il y avait les 2 heures de prise de contact, moi je me suis pris 8 colles, 8 punitions, il en fallait 9 pour être renvoyé. Alors ça faisait beaucoup en 2 heures. Et je ne comprenais pas pourquoi. Je devais parler à tout le monde, essayer de me faire des copains.

JÉRÔME : Mais vous étiez même révolté ou pas ?

AUBERT : Après j'ai été révolté par cette injustice, parce que je trouvais ça injuste puisque je ne comprenais pas pourquoi j'étais... Alors est arrivé là-dessus une force, c'est-à-dire que moi je voulais communiquer, je voulais qu'on fasse des clubs de guitare électrique, et arrivait là-dessus un mouvement qui a fait qu'en fait ce qu'on commençait à aimer chez les Beatles, en plus les Beatles curieusement quand ils chantaient Magical Mystery Tour moi j'étais Louveteau, j'étais au patronat, j'étais un môme même qui était peut-être enfant de chœur, et en fait je sentais bien que dans Magical Mystery Tour il y avait un voyage en bus mais il me semblait bien que par la manière dont ils étaient habillés, dont ils chantaient et tout ça, que c'était un autre voyage dont ils parlaient, et même sans comprendre que ça pouvait être un peu psychédélique, ou que ça pouvait être... donc il y avait en fait une révolution, enfin, peut-être pas une révolution, c'était une évolution, qui marchait dans la tête de tout le monde d'une manière quelques fois pas totalement comprise. On voyait de temps en temps aux actualités, il n'y avait pas de musique et puis on voyait un des Beatles arriver avec une Rolls peinte avec des fleurs, ou une Rolls blanche qui arrivait au tribunal pour narcotique, et ça créait des débats à table, un peu comme Johnny Hallyday se roule par terre...

JÉRÔME : En fait le rock ça vous a connecté aux gens alors que vous étiez...

AUBERT : Oui, alors ça c'est arrivé après mais ce qui s'est passé c'est que tous les chahuteurs et agités, avec Mai 68 et le film Woodstock, on a eu l'impression que le monde venait à nous. C'est-à-dire que nous qui avions des zéros de conduite et tout ça, tout le monde s'est mis à s'agiter. On a retiré l'estrade de sous le bureau du prof, on a mis les tables en U, et tout ça c'est devenu un peu politique, tout le monde a le droit de parler, donc tout d'un coup j'ai eu l'impression que je commençais à être accepté par les autres, que tout basculait et ça c'était assez jouissif, j'étais jeune, j'avais 12, 13 ans.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Jean-Louis Aubert sur la Deux

Rencontre avec un guitariste et... Test de « riffs » !

JÉRÔME : Vous jouez de la guitare on m'a dit. C'est vrai ?

AUBERT : Oui...

JÉRÔME : Je ne vais pas vous faire jouer de la guitare, ne vous inquiétez pas, mais par contre, j'ai un petit jeu pour vous. Je vous emmène. Est-ce que vous êtes joueur ?

AUBERT : Au poker.

JÉRÔME : Au poker aussi ?

AUBERT : Oui.

JÉRÔME : D'accord. Je vais tester votre culture du rif. Vous êtes incollable ?

AUBERT : Ca dépend quelles époques.

JÉRÔME : Allez, on essaie.

« Entre autiste et artiste, il n'y a qu'une lettre qui change ! »

JÉRÔME : A quel âge vous avez commencé la guitare ?

AUBERT : Je crois.... C'est dur à dire mais vraiment vers 13, 14 ans.

JÉRÔME : Et ça a été une révélation, comme le truc d'avant vous disiez tout le monde se rebelle...

AUBERT : A 10, 11 ans, j'avais déjà inventé une petite chanson qui se jouait avec les cordes à vide. Un petit truc. Et il me semble que tout minot je jouais un peu de piano... j'aimais bien toucher les instruments mais...

JÉRÔME : Et l'apprentissage, ça a été une révélation ou c'était une occupation, la découverte de cet instrument ?

AUBERT : Non, ça a été une... ça a été très vite un peu autiste. Il faut dire qu'entre autiste et artiste il n'y a qu'une lettre qui change. Les artistes ont l'air que les autistes n'ont pas eu.

JÉRÔME : C'est de vous ?

AUBERT : Oui.

JÉRÔME : C'est dans une chanson au moins ?

AUBERT : Non.

JÉRÔME : Vous devez le mettre !

AUBERT : C'est parti un peu en boucle, sur cette chanson qu'il a jouée des Who, j'ai été voir un concert des Who et après j'ai voulu apprendre mais je crois que j'étais un peu persévérant mais j'ai cru que je n'étais pas mauvais en fait, alors on revient un peu à la culture, je ne sais pas si quelqu'un qui est très mélomane, j'ai vu beaucoup de gens se décourager parce qu'ils aimaient bien la musique et ils disaient mais je n'y arrive pas ! Je n'arrive pas à entendre ce que je veux, alors que moi au bout de 2 semaines j'avais l'impression de jouer à 50 % de Jimmy Hendricks. Alors je me suis dit 2 semaines 50 %, encore 2 semaines et je jouerai...

JÉRÔME : Dans 1 mois ½ je les nique.

AUBERT : Les 2^{ème} 50 % je suis toujours dedans mais ça je ne l'avais pas prévu, heureusement. Après ça reste une découverte permanente mais je pense que c'est pareil, les gens qui lisent beaucoup de bouquins, ils ont du mal à écrire parce qu'ils ont une très haute opinion de la littérature et ils savent ce qu'est la bonne littérature et un peu tout a été dit. Et c'est vrai que tout a été dit aussi, à part soi-même qui finalement n'est qu'une seule et unique chanson qui prend différentes formes. C'est vrai que si j'avais été très... j'aurais pensé que tout avait déjà été dit, peut-être que je n'aurais jamais eu le courage d'écrire je pense.

JÉRÔME : Et c'est important à un moment dans sa vie, surtout quand on est gamin, de se dire : ça et bien franchement pour la première fois de ma vie, il y a quelque chose que je fais pas mal. Il y a même peut-être quelque chose que je pourrais faire bien. C'est quand même dingue dans la vie d'un gamin ce moment-là, non ?

AUBERT : Ce n'était pas tout à fait ça parce que, d'abord je dois dire que parmi les graines que mon père a semées, quand j'ai décroché, parce que c'est sa guitare que j'ai décrochée, qu'il avait mis au mur de ma chambre, donc...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Jean-Louis Aubert sur la Deux

JÉRÔME : Ah oui, c'est pas anodin.

AUBERT : Et le regard que j'ai, les enfants savent très bien sentir ça, le regard qu'il a posé sur moi sans rien dire était un encore un autre regard que celui quand j'avais des bonnes notes. Il était encore plus content de moi. Ca c'est non- dit. Et puis ben après j'ai eu une guitare, il fallait une pince pour essayer de l'accorder, donc c'était quand même pénible, les cordes étaient à 1cm du manche, il y avait quand même quelque chose de difficile aussi, ça ne sonnait pas aussi bien que les disques que j'entendais, par contre, vous savez, le sérieux d'un enfant qui joue, c'est imbattable. Si on travaillait tous dans notre vie comme ça, là, quand un enfant se met à faire son légo ou un machin, quand il part à faire son histoire avec des petits soldats ou une poupée Barbie, ça ne plaisante pas du tout.

JÉRÔME : 100 %.



AUBERT : On est à 100 %, voilà, c'est pour ça que souvent ce genre de chose, comme des fois l'équitation pour les filles, enfin c'est des choses qui quand elles vous prennent, vous avez tendance à le faire... voilà... et peut-être que c'était une manière aussi de ma placer, parce que j'avais vu aussi que quand même dans les groupes, comme j'avais été beaucoup au scout, donc on a beaucoup fait de la guitare autour du feu de bois, je trouvais ça super beau la nuit, j'aimais bien la place du musicien. J'allais en colonie de vacances aussi. Chaque fois le musicien c'était quand même, dans le groupe c'était quelqu'un de très charmant.

JÉRÔME : Ca vous a donné un coup de main pour les filles, ado ? La guitare ?

AUBERT : Disons que ça amélioré les choses par rapport à la mobylette, je pensais que la mobylette ça allait être imbattable, finalement...

JÉRÔME : C'est au-dessus.

AUBERT : Ca dégageait une autre poésie.

JÉRÔME : Vous allez me dire que c'était pas le but, c'est ça ?

AUBERT : Si. Il y avait une grosse... certainement une bonne partie de ça, surtout de jouer de la guitare comme ça, mais je ne sais pas si ça résolvait tout le problème parce qu'une grande partie du problème finalement venait de moi. De ma timidité ou de... donc... Parce que depuis, évidemment en faisant des tournées, j'ai eu l'occasion de croiser à peu près toutes les filles dont j'avais rêvé à cette époque-là, qui m'ont dit : tu étais super mignon, on avait



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Jean-Louis Aubert sur la Deux

toutes envie de sortir avec toi... Et en fait il se passait... ben j'étais un petit peu dans mon coin, un peu bébé garçon, très garçon...

JÉRÔME : C'est marrant parce que c'est très paradoxal par rapport au gamin fugueur, plutôt en colère.

AUBERT : Oui, ça n'empêchait pas, ça faisait un peu ténébreux, c'est des choses principalement de la timidité je pense. Le gamin fugueur et en colère c'était peut-être un tout petit peu après ça, après des débuts...

JÉRÔME : Comment vous avez fait pour régler...

AUBERT : C'était vraiment quand on m'interdisait de... et de continuer, ou que je voulais que ce soit mon métier, ça s'est terminé par, j'ai pris ma tirelire, l'argent, mon père m'a donné un billet de 500 francs un peu sous la table, je suis parti aux Etats-Unis, j'étais jeune.

JÉRÔME : C'était plutôt votre mère qui n'était pas d'accord avec la carrière de musicien.

AUBERT : C'est-à-dire que ma mère était peut-être plus autoritaire peut-être, un peu plus sévère peut-être, autoritaire, quoi que l'autorité ça... en tout cas elle disait non, c'est pas possible, il ne faut pas laisser faire ça !

Les débuts...

JÉRÔME : Vous avez pu parler à votre père ? Parce que visiblement tout s'est fait par non-dits. La guitare au mur, le billet de 500 francs sous la table quand le gamin veut se barrer aux Etats-Unis pour jouer de la guitare...

AUBERT : Oui mais après ma mère, ça a été mieux dès que j'ai ramené un peu d'argent je pense. Parce que ma mère avait peut-être plus elle une envie que je sois connu en fait, que je réussisse, je crois qu'il y avait une envie profonde de ça. Et elle avait quand même des velléités, elle aurait peut-être voulu faire du théâtre, la grande vie, la grande vie à Paris, ça lui aurait plu et mon père c'était plutôt sur les chansons, la poésie, donc ils n'étaient pas sur le même axe. Mon père était sûrement rassuré que je commence à pouvoir en vivre, moi aussi j'étais rassuré, j'étais bien, nous tous dans le groupe on était quand même un peu soucieux, ça arrivait qu'on se dise ah, si on n'y arrive pas, qu'est-ce qu'on va faire ?

JÉRÔME : Au début de Téléphone, vous voulez dire.

AUBERT : Avant. Au premier concert de Téléphone on a compris qu'il y avait quelque chose.

JÉRÔME : C'est vrai ?

AUBERT : Oui.

JÉRÔME : Vous avez eu plein de groupes avant ? Vous aviez un groupe avec Olive, qui était votre grand ami, et Antoine De Caunes, c'est ça ?

AUBERT : Oui.

JÉRÔME : Un tout petit peu, qui s'appelait Masturbation.

AUBERT : Oui.

JÉRÔME : C'est bien !

AUBERT : Oui.

JÉRÔME : Elle va être contente maman. Dis maman, c'est du sérieux maintenant.

AUBERT : Il fallait le prononcer à l'anglaise, à l'époque.

JÉRÔME : Masturbation.

AUBERT : Oui, il y avait Exception, Variation, et nous on a dit Masturbation ça le fait bien aussi. Solution...

JÉRÔME : Eh oui.

AUBERT : Les trucs en TION, c'était international en fait.

JÉRÔME : Et donc vous avez eu des groupes et c'est vrai que le premier concert avec Téléphone, qui est déjà au complet, avec Bertignac, bazar, tout le monde, Kolinka, Corine, vous sentez qu'il y a quelque chose.

AUBERT : Oui, même avant, il y a eu... le premier concert ne s'appelait pas Téléphone, mais avant j'avais un copain qui était très débrouillard, mais qui était handicapé, et qui était aussi très aventureux, parce qu'à un moment il s'était barré de l'école, il avait traversé l'Afrique en stop, il avait re-eu un accident de camion, il était revenu encore



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Jean-Louis Aubert sur la Deux

plus bousillé, donc dans son centre d'handicapés il avait décidé d'organiser un concert et c'est là qu'on a joué les premières chansons et en fait ça s'est terminé par une forêt de béquilles en l'air et finalement, ceux qu'on appelait les infirmiers, des gens qui gardaient un peu... il y avait des filles, des garçons avec leur fauteuil dans des bosquets, ça a été un peu le foutoire dans ce centre de rééducation...

JÉRÔME : Et c'était quoi la différence avec les autres groupes ? Pourquoi celui-là soudain pschitt...

AUBERT : Je ne sais pas mais nous on a senti, je ne sais pas, il y a des choses dont on n'était pas conscient, je pense que le fait d'avoir certaines chansons en français, de chanter des choses un peu urbaines, correspondaient, ça fait un peu le phénomène du rap, c'est-à-dire qu'on chantait mais de manière non écrite, plutôt de manière parlée (il chantonne...). Le côté urgent comme ça. C'est un peu comme le rap.

JÉRÔME : Terrible hein.

AUBERT : Oui, c'était un peu scandé, à la manière dont on parle dans la vie. Je crois qu'on aimait la musique que tout le monde aimait, c'est-à-dire le rock, le rock anglais qui était vraiment... et que personne n'entendait vraiment fort sur les radios, je pense qu'on avait une belle énergie aussi à l'époque. Quand j'ai fait le tour de la question, il y avait un peu les meilleurs que je connaissais, parce que Louis c'était la vedette du quartier, à côté de mon quartier...

JÉRÔME : Louis Bertignac.

AUBERT : Voilà, quand on s'est mis ensemble, déjà il m'a beaucoup appris, j'avais l'impression que c'était le meilleur. Corine elle dansait très bien, elle avait quelque chose de très solide rythmiquement, donc elle a appris à jouer doucement au début une note, elle jouait... ce n'était pas technique mais par contre rythmiquement elle avait quelque chose en plus. Richard c'était déjà un peu un Wagner de la batterie, quelqu'un de très explosif, qui avait une technique, qui avait beaucoup travaillé aussi, on était quand même des gens très mordus et décidés donc là quand on s'est tous retrouvés, c'est un peu les meilleurs que j'avais croisés. Ceux qui avaient le plus d'aura aussi.

JÉRÔME : Ce qui est fou, ce qu'on imagine mal, c'est qu'en fait, 30 ans plus tard, au moment de Téléphone, il n'y a pas de rock français. Enfin il y a Johnny, mais Johnny c'est pas du rock. Ça n'existe pas.

AUBERT : Oui mais la musique c'est quand même pas améliorée parce qu'à l'époque franchement on entrait dans des studios, il y avait 2 gars en blouse blanche, 1 gars en blouse grise, qui était le chef ingénieur, en France, et quand votre ampli distorsionnait, le gars disait y'a un problème à ton ampli parce que ta guitare distorsionne ! Il venait tout de suite régler le micro, voilà, c'était...

« Le plus beau métier du monde. »

JÉRÔME : Regardez !

AUBERT : C'est quoi ?

JÉRÔME : Regardez ! Une petite boule.

AUBERT : Oui. Ah, il y a quelque chose dedans.

JÉRÔME : Qu'est-ce qui est écrit là-dessus ? Vous me le dites ?

AUBERT : « Tu fais le plus beau métier du monde et en plus tu voudrais que ce soit facile ». Oui, c'est Barbara qui m'a dit ça !

JÉRÔME : Elle vous a dit ça ? Vous lui disiez, Barbara vous avez fait un album avec elle, vous lui disiez c'est difficile.

AUBERT : Quelques chansons. Non, parce qu'à un moment, bon déjà je crois que quand je l'ai rencontrée j'étais en train de faire un album, que j'ai finalement eu du mal à faire, qui s'est appelé Stockholm par la suite, et ça lui a donné envie d'en refaire un à elle, donc ça a été son dernier album, et c'est vrai que quand je pilais parce que des fois on est en train de se plaindre, y'a ça qui va pas, j'y arrive pas à accoucher les chansons, donc un jour où je me plaignais de ça, elle m'a dit moi c'est un peu pareil mais on fait le plus beau métier du monde, tu ne voudrais pas qu'en plus ça soit facile !

JÉRÔME : Est-ce que c'est vrai ? Vous pensez que vous faites le plus beau métier du monde ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Jean-Louis Aubert sur la Deux

AUBERT : Oui certainement quand on a envie d'être à cette place-là mais c'est un peu comme pas mal de métier, ébéniste, boucher, pourquoi pas, celui-là il me passe par là parce qu'il est un peu plus loin, avocat, journaliste, scientifique, quand on est bien à sa place..

JÉRÔME : Mais qu'est-ce qu'il a de beau, votre métier ?

AUBERT : C'est-à-dire qu'on a un échange, déjà les chansons volent donc c'est comme des oiseaux, donc par rapport à la littérature c'est plus léger, on a la période seul de la littérature, on a la période médias, Dieu sait que les médias c'est sympa à regarder aussi puisqu'elles influencent énormément le monde donc c'est vraiment comme un honneur de pouvoir passer dans les coulisses, il y a des hommes politiques qui se damneraient pour y passer, ensuite on a les concerts qui est vraiment le socle de ce métier où les gens nous reçoivent dans leur ville et finalement nous reçoivent comme le centre d'une fête, donc on a un peu de tout réuni, en plus quand on aime la musique il y a une leçon de vie qui est un océan, chaque fois qu'on en ouvre une petite porte c'est un nouveau continent qui apparaît.

JÉRÔME : Vous êtes excité comme au début, par la musique.

AUBERT : Oui.

JÉRÔME : Au moment où le jack entre dans l'ampli, c'est parti.

AUBERT : Oui et puis même, je suis aussi débutant et à chaque fois que j'apprends quelque chose ça m'ouvre un nouvel horizon qui est encore plus grand. Et Dieu sait qu'en jazz, en musique classique, en musique du Cap Vert, en musique jamaïcaine, à chaque fois je rencontre, je traverse, je vois des génies, chaque fois que quelqu'un m'emmène dans sa passion et me fait découvrir un univers musical, je suis... Donc c'est vraiment sans fin. Mais Barbara me disait aussi, dans le même genre de phrase, elle me disait : des idées tout le monde en a mais il y en a très peu qui les réalisent.

JÉRÔME : C'est tellement vrai.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Jean-Louis Aubert sur la Deux

La drogue, le dérèglement des sens...

JÉRÔME : On m'a dit que quand vous êtes parti aux Etats-Unis, vous aviez quoi, 19 ans ?

AUBERT : Oui, 18 ans.

JÉRÔME : Pour jouer de la guitare, vous étiez en plein dans Castaneda ? « Les enseignements d'un sorcier yaqui ».

AUBERT : « L'herbe bleue », oui bien sûr. A l'époque j'avais quand même le bouquin de Kerouac, « Sur la route », dans la poche, donc je suivais la même route et je faisais les mêmes choses. En fait on a traversé tous les Etats-Unis sans dormir à l'hôtel, et sans payer une seule fois un moyen de transport, donc ça amène pas mal d'aventures.

JÉRÔME : Comme Dean Moriarty.

AUBERT : Voilà, on est obligé de dire oui à tout, donc on tombe sur n'importe sur... Y'a des bouts de voyage, entre les essieux des trains, sur les planches...

JÉRÔME : Carrément. Comme dans le livre.

AUBERT : Comme dans le livre.

JÉRÔME : La totale. Est-ce que la découverte, parce qu'on parle de Castaneda, que ce soit « Sur la route », que ce soit « L'herbe bleue », que ce soit Castaneda, est-ce que la découverte des drogues ça a été aussi important que la découverte du rock'n'roll, de la rébellion, du fait qu'on pouvait se sentir bien avec d'autres êtres humains à des moments ? Est-ce que ça a été aussi quelque chose d'important ? Parce que ce n'est pas des lectures anodines.

AUBERT : Je dirais tout à fait. C'était une autre époque que maintenant.

JÉRÔME : C'est difficile à dire aujourd'hui, je comprends.

AUBERT : Oui. L'histoire, c'est une histoire qu'on retrouve chez Rimbaud et Baudelaire aussi, c'était le dérèglement des sens. C'était assez troublant et ça ramenait à toute la poésie surréaliste ou même à la psychologie, de voir qu'en prenant certaines substances, on voyait le monde complètement différemment. Vraiment très différent. Et ça interrogeait aussi sur les substances qu'on prenait quand on ne prend pas de substances. C'est-à-dire quand on est normal, est-ce qu'on est normal, est-ce qu'on est plus normal quand on prend des champignons ? Donc Castaneda le disait aussi, les champignons, surtout comme le peyotl et tout ça, c'est à prendre vraiment quand on est dans une atmosphère faite pour ça, il ne faut pas qu'il arrive de catastrophe, et il vaut mieux avoir un guide ou quelqu'un qui a l'habitude...

JÉRÔME : Mais ça a été quelque chose d'important dans votre vie ? Ça a été marquant, cette découverte.

AUBERT : Très. Très important.

JÉRÔME : Ca a changé quoi ? Ces expériences ont changé quoi ?

AUBERT : Déjà ça faisait entendre la musique un peu différemment, ça faisait partie de tout un truc qui a été peut-être un peu excessif mais ça a donné, si vous voulez, la première fois qu'on a vu des gars se faire un bisou sur la joue comme ça se fait maintenant, moi je l'ai vu pour les premières fois ça voulait dire en fait qu'on avait fumé un pétard. Le fait d'avoir les cheveux longs. Donc c'était toute une espèce de marginalité qui se retrouvait. Des mots qui sont apparus après dans la pub mais entendu aussi pour la première fois, planant, ce mot-là, à l'époque était directement issu de ça. Mais moi je dirais même que quand j'étais petit, et je le suis toujours, j'étais daltonien, ça mène directement à la question : et ça tu le vois de quelle couleur ? Et comme une couleur c'est pas facile à décrire, parce que qu'est-ce que du bleu, qu'est-ce que du vert, et bien je me souviens, j'étais en vélo en rentrant de l'école, donc je devais avoir 6 ans ½, 7 ans, je me suis arrêté avec un copain et j'ai dit : et si par hasard on avait les mêmes mots mais qu'on ne voyait pas tous la même chose. Et je trouve que le psychédélique et tout ça a amené cette question. C'est-à-dire que tout d'un coup il y avait tout ce monde un peu marginal qui voyait d'autres choses. C'était une autre période hein, culturelle et tout ça, et le voyage des Beatles, le fameux Magical Mystery Tour, magique et mystérieux, c'était un petit peu un voyage initiatique. Et des voyages initiatiques il y en a beaucoup. Mon voyage aux Etats-Unis c'était, en dehors des drogues qui ont été présentes mais pas tout le temps, aussi quelque chose d'initiatique, qui emmène à la découverte de soi-même. Donc est-ce qu'il n'y a qu'une réalité ou est-ce qu'il pourrait y en avoir d'autres ? Voilà, maintenant, à l'époque on avait vraiment...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Jean-Louis Aubert sur la Deux

JÉRÔME : « Je rêvais d'un autre monde », bazar, « Ma réalité », c'est ça, un peu ?

AUBERT : Non ! Ca c'est autre chose. Cette chanson elle a toujours été... mais elle ne mérite pas d'être plus comprise qu'elle ne l'est. En fait j'étais malade et je disais c'est bien de jouer les chanteurs idéalistes, la chanson dit ça, elle dit : mais tu ferais mieux de balayer devant ta porte et de t'occuper un peu de toi, parce que tu chantes des trucs très idéalistes et finalement... et la chanson est devenue une des chansons les plus idéalistes qui soit. Ce qui est curieux. Mais elle est bien aussi parce qu'il y a ces ombres du monde qui me ramènent... qui me rappellent le Mythe de la caverne de Platon, donc là on est un peu dans quel est le sens de la réalité qu'on voit. Comment on la perçoit, comment nous on la traduit. Et puis le fait que voilà, tu rêvais d'une terre qui soit bien ronde et d'une lune qui soit super poétique, mais est-ce qu'elle n'est pas un peu comme ça finalement et est-ce qu'il ne faut pas un peu balayer devant ta porte, « à la rêver immobile, elle m'a trouvé bien futile », voilà c'est le sens de la chanson. « Ma réalité m'a alité », ça veut dire qu'elle m'a rendu malade.

JÉRÔME : C'est quoi votre chanson préférée que vous avez écrite vous ? Si vous devez garder 3 chansons que vous avez écrites, qui vous tiennent à cœur ?

AUBERT : Je ne sais pas, elles me tiennent à cœur pour des histoires toujours différentes. J'aime bien « Alter ego » quand même. J'aime bien « La bombe humaine ». « Un autre monde » aussi. J'aime bien mais c'est plus... « La bombe humaine » elle est encore plus spéciale. J'adore « New York avec toi » qui est une chanson qui a été rechantée mais y'a des choses très crues, on m'accuse de... c'est vraiment une chanson très réaliste aussi, c'était New York de l'époque cruising, donc pour moi ça a rapport à des choses de CBGB où on était avec Johnny Thunders, des flags de peinture sur les murs ont parfois la couleur des sons que tu vois. C'est un rapport aux graffitis, aux substances, à ce qu'on buvait.

JÉRÔME : Vous pouvez lire l'autre.

AUBERT : Je ne vais pas faire quand même...

JÉRÔME : L'apologie.

AUBERT : Je ne voudrais pas inciter qui que ce soit...

JÉRÔME : Vous avez lu ça ?

AUBERT : Oui.

JÉRÔME : Est-ce que vous avez lu ceci ?

AUBERT : Oui, ça je l'ai lu.

JÉRÔME : Le plus beau bouquin de ces 5 dernières années je trouve.

AUBERT : Oui mais c'est un petit peu bourgeois.

JÉRÔME : Un peu bourgeois ? Vous trouvez ?

AUBERT : « L'assomant primitivisme rythmique du rock : le battement du cœur est amplifié pour que l'homme n'oublie pas une seconde sa marche vers la mort ». Oui.

JÉRÔME : Milan Kundera.

AUBERT : Oui, Milan Kundera. Alors, c'est la réflexion que j'ai eue avec les débuts de la techno. Je le trouvais un moment, alors à part les raves et tout ça, qu'il y avait un côté... oui et puis surtout il y avait un moment, post Kraffwerk qui était un groupe allemand, où au début ça faisait un peu facho, ça faisait une musique, avant des raves et avant qu'il y ait tous les mouvements électros et tout ça, qui sont devenus plus sympas, et il y a eu un moment où ça faisait bestial, on s'est dit tiens, la musique si ça trouve va mourir dans un truc de robot. C'était la fin des années 80.

JÉRÔME : Mais le rock pour vous c'est une pulsation ? C'est une pulsion de mort ? J'y avance tout doucement.

AUBERT : Lui il le dit je pense parce qu'il n'aimait pas, il avait un peu le sentiment de quelqu'un qui, voilà, que ça devait choquer, comme moi un peu, des choses un peu abruptes ont pu le choquer, ou des groupes de métal allemand genre...

JÉRÔME : Oomph...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Jean-Louis Aubert sur la Deux

Jean-Louis Aubert et les Stones

JÉRÔME : Vous avez trouvé ça bourgeois la biographie de Keith Richards ? C'est vrai ? Je vais vous descendre d'ailleurs, vous allez rentrer à pied.

AUBERT : Ben c'est-à-dire que... non il y a des choses très bien, comme dans le livre de Dylan, que j'adore, c'est quand il fait partager sa passion pour la musique. Là y'a pas d'égal. Après, la manière dont il construit le livre, mais il le sait très bien, je veux dire qu'il y a beaucoup de gens de la 40aine ou de la 50aine qui se sont encanaillés avec ce livre à relire des choses, ouais t'as vu, il était comme ça... moi je trouve que quand même ce qu'il faisait avec filet, moi j'étais plus jeune et je le faisais sans filet. Et les Stones... Voilà. Donc les Stones on les a fréquentés, au moins ils ont laissé.... Ce qui se passait c'est que tous nos copains étaient devenus... on adorait être autour d'eux... tout le monde dealait aux Stones, en fait ils ont laissé 3 cadavres derrière eux quand ils sont passés à Paris, donc c'était quand même...

JÉRÔME : En fait c'est des gens qui musicalement vous ont éblouis et humainement sont un peu descendus dans votre estime.

AUBERT : Non pas du tout, c'était normal mais ce qui se passe c'est qu'ils entraînaient une nébuleuse de jeunes gars qui avaient 20, 22 ans mais ils étaient déjà au sommet donc quand ils ont des procès, quand ils ont des problèmes de drogues, quand ils font des conneries, ils sont quand même dans un truc très luxueux, protégé finalement, parce que ce sont des rock stars mondiales et anglaises. Donc quand je lis ça, et bien c'est, pour moi c'est... ça reste les Stones, donc c'est une musique... mais par rapport à certaines expériences que j'ai vécues, c'est moins cru. Chez eux c'est plus arrondi je trouve.

JÉRÔME : Une autre...

AUBERT : Je suis désolé de dire ça mais....

JÉRÔME : Chacun son avis.

AUBERT : Je ne me mets pas du tout en concurrence avec Keith Richards. Ce que je veux dire c'est qu'eux drainaient un monde et le monde d'en bas pourrait dire eux c'était des aristocrates, ils drainaient une mythologie où les gens pour arrêter la poudre, et bien pour être cru et parler comme ça, et bien voilà.... Des histoires terribles autour de leur mythe, à Paris je parle, donc je parle de ce que je connais, j'en connais, donc c'était oui on était frère.... Voilà, c'était chouette aussi mais pour moi ça ne paraît pas très éloigné et donc doit être moins sensible et ce que je veux dire c'est qu'il y a pas mal de gens qui sont dans la banque et tout ça, qui ont lu le bouquin de Keith Richards en disant putain, ça me rappelle con !...

JÉRÔME : Ben tiens ! Une autre phrase.

AUBERT : « 5 cordes, 3 clés, 2 doigts, et pour mettre tout ça en musique, un trou du cul, moi ». Keith Richards.

JÉRÔME : Allez, la dernière, c'est ma préférée.

AUBERT : C'est pas mal.

JÉRÔME : Pas mal comme phrase hein.

AUBERT : Oui. Parce que nous on a une blague de tournée, c'est, vous savez celui qui s'occupe de la sono pour les musiciens ça s'appelle le gars qui fait les retours, l'ingénieur des retours, et on dit : quelle est la différence entre les toilettes et un ingénieur des retours ? C'est que les toilettes, elles deal avec un seul trou du cul à la fois.

JÉRÔME : Lui il en a ? Combien vous êtes sur scène ?

AUBERT : 10.

JÉRÔME : Ca en fait des hémorroïdes. Dernière. Elle est très belle, elle est magnifique.

AUBERT : « Quand le père est absent se libèrent les forces du désordre ». Oui, alors c'est vrai, mais je ne crois pas, je crois que c'est l'inverse.

JÉRÔME : C'est vrai ?

AUBERT : Je crois que c'est l'inverse.

JÉRÔME : C'est vrai ? Depuis que votre père est parti vous avez l'impression d'être plus... plus entier ?

AUBERT : Non, il se libère des forces mais je pense qu'on a besoin de limites à transgresser. Je pense que c'est ça qui fait réellement qu'un même s'affirme, c'est quand c'est interdit. Souvent on reproche à l'église d'être comme ci, à la loi l'être comme ça, il y a sûrement des choses à revoir mais c'est sympa de transgresser. C'est un acte... Voilà, je trouve que c'est plus facile de faire le con quand on a un père qui assure et qui représente une autorité que de faire le con seul au monde en se disant je l'assume pleinement et qu'il y a des choses qu'on fait par rapport à d'autres choses et que c'est peut-être plus facile. Mais je pense que par contre, je ne sais pas comment est comprise cette phrase, parce que quand le père est absent, ça peut être quand le chat n'est pas là les souris dansent.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Jean-Louis Aubert sur la Deux

JÉRÔME : C'est qu'une fois qu'il est vraiment parti on est perdu. Moi c'est comme ça que je l'ai ressenti, c'est comme ça que je l'ai vécu.

AUBERT : Je ne crois pas qu'on est perdu mais je crois qu'on est à la fenêtre et qu'il n'y a plus de balcon.

JÉRÔME : Je vous remercie. C'était très agréable.

AUBERT : Merci à toi.

JÉRÔME : A la prochaine.

AUBERT : C'était bien comme petit tour !

JÉRÔME : Ca va alors.

AUBERT : On a regardé beaucoup le paysage intérieur. Au revoir.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Jean-Louis Aubert sur la Deux